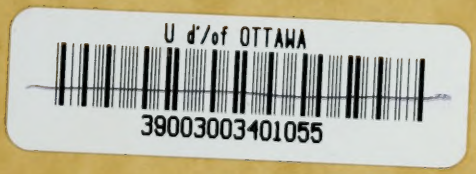
Paul Seippel

CHARLES PEGUY

Q
631
E25Z5
S45
915



PAUL SEIPPEL

Un poète français tombé au champ d'honneur.

CHARLES PÉGUY

Extrait de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse.*

Mai 1915.

PQ
2631
.E25
Z5S45
1915

LAUSANNE
IMPRIMERIES RÉUNIES S. A.
1915

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

AUG 19 1963

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2631
.E25Z5S45
1915

et à l'auteur du Carnet d'une imprimerie

F. Seiffer

CHARLES PÉGUY

« Lorsqu'un Français dit du mal de son pays, disait un homme d'esprit, ne le croyez pas, il se vante. » Avant la guerre, les Français ne se sont que trop vantés et on ne les a que trop crus. Ceux qui, à l'époque de l'affaire Caillaux, auraient jugé la France d'après ses journaux et ses politiciens, pouvaient bien la croire tombée dans les mares stagnantes. Et peut-être cette idée fausse a-t-elle été pour quelque chose dans la guerre actuelle. Mais, au moment où les nations sont menacées d'un péril de mort, il se produit en elles un phénomène singulier. Même celles qui sont les plus anciennes sortent de leur torpeur. On les voit se réveiller en un brusque sursaut et revenir à la verdeur de leur première jeunesse. Et c'est alors comme si elles reprenaient leur âme d'autrefois.

C'est ce que nous vîmes, durant les inoubliables journées du commencement d'août, lorsque les fils de la France se levèrent d'un élan unanime pour courir à la frontière. Combien différente fut cette levée en masse de la mobilisation de 1870 ! Alors, sur les boulevards, la foule criait : « A Berlin! » Aveuglés par l'orgueil de leur

victoires passées, les Français ne pensaient pas un instant que c'était leur pays qu'ils auraient à défendre. En 1914, il en fut bien autrement. Le moindre troupier français sentit qu'il devait mettre en jeu sa vie pour la vie de son pays. Aucune jactance, aucune rodomontade. Un ordre parfait, une gravité presque religieuse. C'était la France d'hier et de toujours qui se levait, les armes à la main, et ne voulait pas mourir. Jamais elle ne fut plus belle qu'à cette heure-là, jamais plus digne de son passé.

Le réveil d'une nation ne peut cependant pas se produire tout à fait à l'improviste. Il faut qu'il ait été préparé. Ainsi, en Allemagne, une génération de poètes et de penseurs idéalistes (combien différents de ceux d'aujourd'hui !) préparèrent la guerre de l'indépendance de 1813 et l'affranchissement de leur patrie du joug de Napoléon Ier. Entre l'Allemagne de 1813 et la France de 1914, il y a une parenté. La France aussi avait médité la dure et salutaire leçon de la défaite et avait su en tirer les leçons qu'elle comportait. Elle avait traversé d'abord une période d'accablement et de tristesse qui se manifesta par la littérature pessimiste de 1885. Mais, au début de ce siècle, les observateurs attentifs signalèrent une renaissance des énergies françaises. Les jeunes générations s'orientaient vers l'action et se préparaient à la lutte. Elles avaient repris confiance dans les destinées de leur pays. Quelques écrivains un peu plus âgés eurent l'honneur d'être les éducateurs, ou, comme l'a dit Maurice Barrès, les « professeurs d'énergie » de cette jeunesse qui donne, en ce moment-ci, au monde étonné le spectacle magnifique de sa valeur et de son endurance. Le plus représentatif de ces écrivains, celui qui nous apparaît [redacted] comme l'incarnation même de la

France de 1914, est le poète dont je veux vous entretenir aujourd'hui.

Par sa vie, par son œuvre et par sa mort aussi, qui en a été la conclusion logique, il mérite d'être appelé le « Körner français. » Je ne doute pas qu'il fasse une très grande figure dans l'avenir, alors que tant de renommées surfaites, dont on nous avaita ssourdis, seront tombés, en oubli.

Comme notre Jean-Jacques Rousseau, avec lequel il a quelque parenté, Charles Péguy aimait à faire des examens de conscience et à se confesser publiquement. En 1910, parvenu à sa trente-septième année et revenu de bien des erreurs de jeunesse, il écrivait :

« Moi, vous le savez bien. Les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye. et de Chécy et de Bou et de Maradié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquirent tant d'arpents de bonne vigne n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé ; ils n'en ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne, buveur d'eau, en bouteilles. Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendres. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient les lessives dans la rivière. Ma grand'mère, qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis. Ma grand'mère aussi savait compter. Elle comptait comme on compte au marché, elle comptait *de tête, par cœur*. Mais je ne sais pas comment elle faisait son compte, la brave femme, c'est le cas de le dire, elle n'a jamais réussi à compter que dans les dernières décimales. »

La grand-mère dont nous parle ici Péguy était la mère de sa mère. Ce fut elle qui, sans savoir lire, lui « enseigna le langage français » mieux que ne devaient le faire plus tard ses professeurs de l'Ecole normale. « Quand j'étais petit, dit-il, et que ma grand-mère me contait des histoires du temps qu'elle était petite, j'écoutais les histoires du temps passé... elle était femme forte et active... vieille et cassée en deux... elle aimait conter la belle histoire. » C'est son langage, avec sa saveur populaire, avec aussi ses longueurs et ses redites de vieille un peu radoteuse, c'est son langage même que nous retrouvons dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* et dans tant d'autres œuvres de Charles Péguy.

Il naquit à Orléans, le 7 janvier 1873 [1]. Son père était originaire de la Beauce, fils et petit-fils de vignerons du Val de Loire. Sa mère, bourbonnaise, était d'une famille de bûcherons. Dans les deux lignes, Péguy était donc de vieille souche paysanne du centre de la France. Le père étant mort de bonne heure, la mère, pour gagner sa vie, louait et rempaillait des chaises à la cathédrale d'Orléans. Enfant, il joua bien souvent sous ces voûtes augustes, où semble palpiter encore l'âme de la grande sainte guerrière et française à laquelle il devait vouer un culte.

Vivant avec des gens de métier, Péguy apprenait à les aimer. Parmi ces ouvriers il en était qui avaient fait le coup de feu en 1870. Plus tard, d'autres avaient été au nombre de ces admirables *moblots* de l'armée de la Loire, qui, arrivés trop tard pour réparer tant de désastres, sauvèrent au moins l'honneur du pays. L'un d'eux

[1] Pour la biographie de Péguy, consulter René Johannet, *Péguy et ses cahiers*. Cahiers du Centre, Moulins, et Daniel Halévy, *Quelques nouveaux maîtres*. Cahiers du Centre.

était menuisier. Ce fut le premier maître d'histoire de Charles Péguy. Il racontait les combats auxquels il avait pris part ; il lui montrait les champs de bataille devant Orléans : Louany, Patay, Beaune la Rolande, au loin la capitale et Champigny. Après d'héroïques efforts, la bataille avait été perdue. Les Prussiens étaient entrés dans Orléans. Ils s'étaient installés en maîtres dans les foyers des petites gens. « Le diable, disaient-ils, c'est les Prussiens. » Péguy le redira plus tard.

L'enfant était travailleur et bien doué. « Il faut qu'il fasse du latin, » déclare un de ses maîtres. On le fit entrer d'abord à l'Ecole normale primaire d'Orléans. Il avait été élevé dans une famille pieuse et catholique. Désormais il allait recevoir une seconde éducation, en sens contraire. Il était pris dans les rouages de l'Université de France. On était alors en 1880, la laïcisation venait d'être votée, elle faisait fureur. L'instituteur laïque n'enseignait pas la même vérité que le curé. Mais les enfants ne s'en apercevaient pas. Ils acceptaient la vérité de leur instituteur et celle du curé avec le même sérieux. « Nous étions, dit Péguy, de petits bonshommes sérieux et certainement graves. J'avais entre tous et au plus haut degré cette maladie. Je ne m'en suis jamais guéri.... J'ai toujours tout pris au sérieux. Cela m'a mené loin. »

Ça l'a mené d'abord à Sainte-Barbe, puis à l'Ecole normale. A Paris, le jeune Péguy avait l'air d'un villageois dépaysé. M. Durel, qui l'a connu à Sainte-Barbe en 1894, nous a laissé de lui le portrait que voici :

« C'était un homme petit, carré d'épaules, serré dans un veston étriqué, d'énormes souliers ferrés aux pieds, un étroit chapeau mou sur la tête, une face éclairée de paysan, où brillaient deux yeux aigus.

» — Regarde ces mâchoires, me dit en riant Paul Acker.

» Il les avait en effet d'une énergie singulière, marquées d'énormes maxillaires, dont on voyait les muscles jouer sous la peau. »

Grâce à son intelligence et à son application têtue, Péguy ne tarda pas à devenir un des plus brillants élèves de l'Ecole normale. Au nombre de ses maîtres, il y en avait un qui était plutôt un camarade un peu plus âgé : Romain Rolland. Péguy se sentit attiré vers lui par de communes aspirations morales. Il en résulta une amitié qui s'affirma plus tard par une longue et féconde collaboration aux *Cahiers de la Quinzaine*. Les deux amis étaient d'ailleurs bien différents l'un de l'autre. Péguy plus strictement, ce qui veut dire plus étroitement Français ; Romain Rolland Français aussi et bon Français, mais représentant une autre tradition de la France, la tradition plus largement humaine et d'esprit universel, celle des grands écrivains du XVIIIme siècle.

L'enseignement officiel avait porté ses fruits. Péguy avait abandonné les croyances de sa jeunesse ; il le croyait du moins. Avec son caractère ardent et son besoin de pousser tout à l'extrême, il avait adhéré aux idées socialistes les plus avancées. Se sentant mal à son aise dans la filière universitaire, il prit l'imprudente résolution de quitter l'Ecole normale, de renoncer à la carrière de l'enseignement et d'épouser une jeune fille qu'il aimait. Sa fiancée appartenait à une famille socialiste et libre-penseuse. Le mariage fut célébré civilement. Pour gagner sa vie, Péguy, interrompant ses études régulières, était entré dans la maison du libraire socialiste Georges Beslais. Il édita à ses frais, et avec un grand luxe typographique, la pièce *Les loups*, de Romain Rolland, dont aucun libraire n'aurait voulu se charger, puis une pièce

qu'il avait commencée lui-même à l'Ecole normale, sa première *Jeanne d'Arc.*

La dédicace, souvent citée, de cette *Jeanne d'Arc* nous montre bien de quelle espèce était le socialisme de Charles Péguy, socialisme idéaliste, humanitaire et, sans qu'il s'en doutât lui-même, tout imprégné d'esprit chrétien :

« A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu ;

» A toutes celles et à tous ceux qui seront morts pour tâcher de porter remède au mal universel ;

Parmi eux

» A toutes celles et à tous ceux qui auront connu le remède, c'est-à-dire :

» A toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine ;

» A toutes celles et à tous ceux qui seront morts de la mort humaine ;

» Pour l'établissement de la République socialiste universelle. »

En même temps que sa *Jeanne d'Arc*, Péguy avait commencé une autre œuvre, intitulée *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse.* Il y définissait le socialisme comme étant « le souci et le maintien de l'intérêt commun contre la ruée des égoïsmes. » De la cité harmonieuse qu'il rêvait devaient être citoyens « tous les vivants qui sont des âmes. » Ce rêve ne dura pas. Et le réveil fut cruel. Péguy s'aperçut bientôt que ce qu'il appelait « la ruée des égoïsmes » n'était pas moins violente chez les révolutionnaires que chez les capitalistes, et que quelques-uns des citoyens au côté desquels il avait combattu n'étaient pas plus « des âmes » que les plus rapaces des financiers.

Plus tard, avec son tempérament passionné, il devait

se retourner contre ses alliés de la veille, leur faisant payer cher ses illusions perdues. Ce que Péguy ne put jamais admettre, en particulier, ce fut la doctrine des apôtres du sabotage. A ses yeux l'ouvrier qui endommage son outil est un fou qui se mutile lui-même. Pour lui ce n'est pas la Révolution de 89 qui a transformé la France, mais bien un changement dans les mœurs qui s'est produit à partir de 1880. Jusqu'à cette époque les vertus de l'ancien régime avaient survécu dans les provinces. Péguy en avait été le témoin à Orléans. L'ouvrier aimait son travail ; il le faisait avec joie et en chantant.

« Nous croira-t-on, et ceci revient encore au même, nous avons connu des ouvriers qui avaient envie de travailler. On ne pensait qu'à travailler. Nous avons connu des ouvriers qui le matin ne pensaient qu'à travailler. Ils se levaient le matin, et à quelle heure, et ils chantaient à l'idée qu'ils partaient travailler. A onze heures ils chantaient en allant à la soupe. En somme c'est toujours du Hugo ; et c'est toujours à Hugo qu'il en faut revenir : *Ils allaient, ils chantaient*. Travailler était leur joie même, et la racine profonde de leur être. Et la raison de leur être. Il y avait un honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs, le plus chrétien, le seul peut-être qui se tienne debout. C'est par exemple pour cela que je dis qu'un libre-penseur de ce temps-là était plus chrétien qu'un dévot de nos jours. Parce qu'un dévot de nos jours est forcément un bourgeois. Et aujourd'hui tout le monde est bourgeois.

» Nous avons connu un honneur du travail exactement le même que celui qui au moyen âge régissait la main et le cœur. C'était le même conservé intact en dessous. Nous avons connu ce soin poussé jusqu'à la perfection, égal dans l'ensemble, égal dans le plus infime détail. Nous avons connu cette piété de l'*ouvrage bien faite* poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises

exactement du même esprit, et du même cœur, et de la même main que ce même peuple avait taillé ses cathédrales.

» Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? Comment a-t-on fait, du peuple le plus laborieux de la terre, et peut-être du seul peuple laborieux de la terre, du seul peuple peut-être qui aimait le travail pour le travail, et pour l'honneur, et pour travailler, ce peuple de saboteurs? Comment a-t-on pu en faire ce peuple qui sur un chantier met toute son étude à ne pas en fiche un coup? Ce sera dans l'histoire une des plus grandes victoires, et sans doute la seule, de la démagogie bourgeoise intellectuelle. Mais il faut avouer qu'elle compte. Cette victoire. »

Péguy était lui-même un bon ouvrier de l'ancienne France. Il ne boudait aucune besogne, si humble qu'elle fût. Avec l'aide de quelques amis, il avait fondé les *Cahiers de la Quinzaine*, qui ont joué un si grand rôle dans la renaissance morale de la France. Il fallait le voir dans sa petite échoppe dont la porte s'ouvrait en face de l'immense et somptueuse Sorbonne, son ennemie déclarée. Au fond d'une sorte de corridor obscur, encombré de brochures, on trouvait, assis sur un tabouret dépaillé, ce petit homme, trapu, voûté, placide d'apparence, l'air las d'un ouvrier de campagne qui a trop peiné. Il faisait tout lui-même. On le voyait de grand matin balayer sa boutique, voire le trottoir devant sa boutique. Habitant une petite maison des champs à Sceaux, il se levait avant l'aube et arrivait à Paris par le premier train. Romain Rolland me disait que parfois en hiver, à six heures et demie du matin, Péguy sonnait déjà chez lui pour lui apporter des épreuves. Puis il s'en allait, de son pas léger, les porter à une imprimerie de Suresnes.

Il y avait de l'ascète en lui. Dès sa jeunesse et jusqu'à sa mort, il eut une vie austère et pauvre. Il était

semblable à ces moines du moyen âge qui avaient fait vœu de pauvreté pour avoir le droit de dire la vérité à leur siècle. Ce qu'il haïssait dans notre siècle à nous, c'était la puissance corruptrice de l'argent ; c'était la soif de lucre et de luxe, à laquelle les hommes ont sacrifié la sainte liberté. La liberté a été la passion de toute sa vie et c'est lorsqu'il s'aperçut que les politiciens du socialisme sacrifiaient la liberté aux intérêts purement matériels, qu'il leur faussa compagnie et leur déclara la guerre. Pourtant, même lorsqu'il revint à la foi catholique, Péguy conserva son culte pour la Révolution française. Il considérait la Révolution comme étant encore l'œuvre de l'ancienne France. Pour lui, le mal était venu plus tard par l'affarisme moderne. Le mal, c'était le culte du veau d'or.

C'est par amour pour la liberté et la justice qu'il se lança à corps perdu dans la mêlée de l'affaire Dreyfus. Les *Cahiers de la Quinzaine* jouèrent alors un rôle de premier plan et l'on ne pourra pas faire l'histoire de cette grande crise de l'âme française sans consulter leur collection [1]. Péguy avait mené le bon combat avec sa vaillance habituelle. Mais de cruelles désillusions l'attendaient, lui et bien d'autres idéalistes, qui s'étaient voués corps et âme à une sainte cause. Après la victoire, la curée ! Péguy ne voulut pas en être. Il n'admettait pas que les opprimés d'hier se fissent oppresseurs. Lorsque, avec le ministère Combes, l'anticléricalisme triompha, les *Cahiers de la Quinzaine* firent front contre le combisme. « A qui ferez-vous croire, y écrivait le vaillant Bernard Lazare, en réponse à Jaurès, que M. Combes est un grand homme d'Etat ? »

[1] On trouve cette collection, à peu près complète, à la Bibliothèque publique de Fribourg.

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Péguy en fit l'expérience. Il perdit le gros de ses abonnés. Plus d'une fois il lui est arrivé de perdre ses abonnés, d'un camp ou d'un autre, pour n'avoir pas craint de leur dire la vérité. Ses adversaires visaient à la caisse. On voulait étouffer cette voix importune. Peine perdue. La question finance n'existait pas pour Péguy. Jamais il ne s'inquiétait d'autre chose que de suivre son idée, dût son idée l'emporter à toutes fondrières. Il ne fallait pas lui parler d'un mot d'ordre quelconque. La règle des jeunes écrivains qui s'étaient groupés aux *Cahiers* était l'indépendance absolue et le libre développement de leur individualité. Il ne fallait pas parler à Péguy d'un mot d'ordre quelconque. « Qu'on la subisse et qu'on l'exerce, disait-il, la direction est également haïssable.... Je ne suis jamais chargé de rien par personne. Je me charge moi-même tout seul. » Voilà qui s'appelle parler !

Ce fut par haine des pontifes autoritaires qu'il engagea sa terrible campagne contre les plus gros personnages de l'Université de Paris. Et cette campagne nous a valu quelques pamphlets qui, par leur éloquence brûlante et leur verve caustique, peuvent se mettre à côté des chefs-d'œuvre du genre. Péguy s'y montre souvent injuste. Il frappe à tour de bras. Il ne mesure pas ses coups. Aucune tête, si vénérable soit-elle, n'est sacrée pour lui. Il s'est acharné, par exemple, contre l'historien Lavisse. On dit qu'au moment où Péguy publia sa seconde *Jeanne d'Arc*, M. Lavisse, qui ne manque pas d'esprit, aurait fait ce mot amusant : « Péguy ? Il met de l'eau bénite dans son pétrole. » Ce mot lui coûta cher.

On ne saurait dire d'ailleurs sans injustice que ce fussent des rancunes personnelles qui dictaient les polémiques de Péguy. Il avait des raisons d'en vouloir à

l'Université qui, dans son idée, faussait l'esprit français. Et, pour la même raison, il avait des adversaires dans tous les camps. C'est ainsi qu'après avoir, durant la crise de l'affaire Dreyfus, été lié d'amitié intime avec Jaurès, il se retourna contre lui, lorsqu'il jugea que son pacifisme international était funeste à la France. Il avait pris en haine tous les politiciens qui gouvernaient la République française. « Je suis un vieux républicain, » disait-il. Mais, à son avis, la république avait cessé d'être vraiment républicaine. « La république, ajoutait-il, fut une restauration jusques vers 1881, où l'intrusion de la tyrannie intellectuelle et de la domination primaire commença d'en faire un gouvernement de désordre. » A cette date la république a commencé de se discontinuer. De républicaine, elle est devenue césarienne. La domination radicale et radicale-socialiste « est proprement un césarisme, nommément un multi-césarisme de comités électoraux. » La politique républicaine a corrompu la mystique républicaine. Péguy a la même idée au sujet du catholicisme, et c'est une de ses idées favorites. Au début, il y a la mystique, c'est-à-dire l'idée dans sa beauté et dans sa pureté, puis vient la politique qui s'en empare, la corrompt et la détruit.

« La république qui était l'objet d'une mystique, a-t-il dit, et qui était un système de gouvernement ancien régime fondé sur l'honneur, et sur un certain honneur propre, et un gouvernement ancienne France, est devenue en leurs mains la matière d'une politique moderne, et en général d'une basse politique, et un système de gouvernement fondé sur la satisfaction des plus bas appétits, sur le contentement des intérêts les plus bas. Et tout ce qui reste encore debout et tout ce qui reste encore propre de l'ancienne République est ce qui n'a pas encore été contaminé de jaurésisme.

» La force révolutionnaire, qui était l'honneur et la grandeur de cette race, et qui consistait essentiellement à vouloir que ça aille bien et à en faire plus que son compte, l'esprit révolutionnaire, qui était essentiellement généreux, l'instinct révolutionnaire est devenu en leur temps et sous leur gouvernement et en leurs mains un bas esprit de sabotage, et de dénigrement, et de rancune qui consiste essentiellement à se réjouir de ce que ça aille mal et à vouloir et à faire que ça aille mal et en faire moins que son compte ; et même à n'en faire plus rien du tout. »

Jusqu'au moment où nous sommes parvenu, l'histoire du développement intellectuel et moral de Péguy est celle de ses désillusions. Il avait été déçu par ses maitres de l'Université, déçu par ses compagnons de lutte dans l'affaire Dreyfus, déçu par ses camarades socialistes. Ne sachant plus à quoi se rattacher, il passa par des heures d'incertitude et d'angoisse. Il approchait alors de la quarantième année, heure de crise pour beaucoup d'hommes, heure où l'on est souvent repris par les forces ataviques que l'éducation avait combattues. La fatigue use les couches superficielles de notre personnalité et ce qui apparaît alors, c'est le fonds primitif.

C'est ici que se place la conversion de Péguy. Elle se manifesta d'abord par sa seconde *Jeanne d'Arc*, poème d'inspiration chrétienne et catholique fervente. On a pu dire qu'au fond cette conversion n'en était pas une et que, même au temps où Péguy faisait profession d'être libre-penseur, il n'avait jamais cessé d'être au fond chrétien de cœur. Cela est vrai. Mais la plupart des conversions ne sont-elles pas précisément un retour à notre véritable personnalité ?

Péguy se rendit bien compte de ce qui se passait alors en lui et il l'a dit nettement dans une confession de foi qu'il a placée en tête de son *Victor-Marie, comte Hugo.*

Cette conversion consiste essentiellement en ceci : Il était né homme du peuple. Et il avait renié ses origines pour revêtir le manteau d'emprunt de la culture universitaire, vêtement trop élégant pour son corps trapu de paysan. Maintenant il voulait rejeter loin de lui ce vêtement d'emprunt, dans lequel il s'était toujours senti mal à l'aise, et redevenir ce qu'il était en réalité, un homme du peuple faisant fi des éléments académiques et reprenant la foi et le langage des « vieilles paroisses françaises, » de celles qui avaient donné jadis au pays sa patronne Jeanne d'Arc.

« Vous savez que je me suis un long temps défendu. L'homme est lâche. C'est ici, c'est en ceci que je fus traître. Et en ceci seulement, l'Ecole normale, (la Sorbonne), le frottement des professeurs m'avaient fait un long temps espérer, ou enfin laissé espérer que moi aussi j'acquerrais, que j'obtiendrais cette élégance universitaire, la seule authentique, la seule belle venue.... Quarante ans est un âge impardonnable, ce qui, dans le langage du peuple, Halévy, veut dire qu'il ne pardonne rien. Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes. Or ce que je suis, Halévy, il suffit de me voir, il suffit de me regarder, un instant, pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire ; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis tout conspire, au-dessus de moi tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est pas même l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de la Loire. Déjà je ne sais plus quoi dire, ni même comment me tenir dans ces quelques salons amis, où j'allais quelquefois. Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide. Ce qu'il me faut, c'est une chaise, ou un bon tabouret. Plutôt la chaise ; pour les reins ; le tabouret quand

j'étais jeune. Les vieux sont malins. Les vieux sont tenaces. Les vieux vaincront. »

Et les vieux ont vaincu. Ils ont reconquis Charles Péguy.

Remarquez quelle analogie il y a entre cette conversion et celle qui, également vers la quarantième année, terrassa J.-J. Rousseau sur la route de Vincennes et lui montra la route qu'il aurait désormais à suivre. Comme Jean-Jacques, Péguy avait jusqu'alors tenté de se conformer à son milieu. Désormais, il se différencie, en revenant, ainsi que l'avait fait Rousseau, à ses origines. Il redevient un paysan de l'Orléanais, un Français de la vieille France, ayant conservé la foi et même, dans son style, l'accent des Français du quinzième siècle. C'est ce qui fait de son *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* une œuvre unique à notre époque.

Le catholicisme de Péguy est d'une essence bien particulière. Il ne ressemble certes pas à celui d'autres littérateurs français qui, à la même époque à peu près, firent adhésion aux dogmes de l'Eglise catholique pour des raisons essentiellement politiques. On en vit même qui déclarèrent se rallier à l'Eglise, sans croire à Jésus-Christ, pour restaurer en France une hiérarchie et une discipline. La conversion de Péguy est exactement le contraire de ces conversions-là. Elle est, non une abdication, mais une libération. Elle a un élan de certitude joyeuse que n'ont pas les autres. On sent qu'elle vient du fond du cœur. A ce moment-là il rencontra un ami qui avait fait les mêmes expériences que lui et, dans le silence de la nuit, ils s'avouèrent l'un à l'autre, en pleurant de joie, qu'ils étaient revenus à la foi catholique. Larmes qui font penser à celles que versa Pascal en une heure semblable !

Ce catholicisme de Péguy est à la fois antimoderniste et anticlérical. Il avait été préparé par l'enseignement de Bergson que Péguy avait suivi avec passion. Bergson lui avait appris à se confier aux forces intuitives de son être. L'intellectualisme outré des prêtres modernistes lui paraissait la négation même de la foi chrétienne. Il lui préférait la foi naïve de ce peuple dont il était le fils. D'autre part, Péguy, qui était l'ennemi né de tous les despotismes, ne s'était pas affranchi de la férule universitaire et libre-penseuse pour aller se soumettre à la férule cléricale. Comme l'a dit fort bien son ami M. Daniel Halévy, dans la meilleure étude qui lui ait été consacrée jusqu'ici, Péguy ne céda jamais, fût-ce d'un pouce, « aux théologiens et aux bureaucrates du christianisme. »

On comprit bien vite dans les milieux nationalistes qu'il n'était pas possible de compter absolument sur cette recrue-là. Le catholicisme de Péguy, disait M. Charles Maurras, est « capable de désordres immenses. » Péguy ne voulait croire, comme il le disait, qu'au catéchisme du diocèse d'Orléans, qui l'avait initié à la vie chrétienne. Pour le reste, il conservait son indépendance et demeurait un franc-tireur. Il avait d'excellents amis protestants, sans avoir cependant aucune inclination pour le protestantisme. A un catholique orthodoxe qui lui reprochait ses amitiés hérétiques, il répondit : « Mais je suis du quinzième siècle, moi ; la Réforme s'est faite après moi. Pourquoi me brouillerais-je avec des amis qui sont nés un siècle plus tard ? »

Ce christianisme populaire est révolutionnaire dans son accent. Il me fait penser à celui de Lamennais, avant 1848. Il y a bien des affinités entre Lamennais et Péguy. L'un et l'autre ont en eux l'esprit de révolte, un ardent

amour de la liberté et du peuple laborieux et le désir de réconcilier l'Eglise et la Révolution. « L'Eglise, a dit Péguy, ne se rouvrira point l'atelier et elle ne se rouvrira point le peuple, à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins de faire les frais d'une révolution économique, d'une révolution sociale... d'une révolution industrielle, pour dire le mot, d'une révolution temporelle pour le salut éternel. » On sent que Péguy se méfie du clergé comme se méfiaient les gens du peuple avant la Réforme. Aux « clercs » il préfère les hommes qui travaillent de leurs mains. Le chrétien est pour lui « l'homme de peine de la Création. » Il aime par-dessus tout les humbles familles, semblables à celle du charpentier de Nazareth. Il a le culte de la famille laborieuse, et comme l'a dit encore Halévy : « Il n'exténue pas la famille humaine au profit d'un clergé. L'homme, père, artisan, soldat, est le simple héros de son œuvre chrétienne. C'est lui, après Jésus, le porteur de la croix. » Ce sont ces simples braves gens, ce sont ces chrétiens de la vieille France qui sont les héros de ses drames. Jeanne d'Arc, fille du peuple, incarne leur âme naïve et croyante. Nous avons dit qu'elle est la sainte de Péguy.

Le christianisme fervent de Jeanne d'Arc est encore un christianisme guerrier. N'allons pas pourtant le comparer au culte germanique d'*unser alte Gott*. Le chrétien en armes, le chrétien français, combat, dans la pensée de Péguy, pour le droit et la liberté. Ainsi faisaient les hommes d'armes que Jeanne d'Arc conduisait à l'assaut d'Orléans ; ainsi, les combattants de Valmy. Dans sa pensée, il allie sans cesse la grandeur chrétienne et la grandeur française. Il a le culte de toutes les gloires mi-

litaires de la France et il se rencontre ici avec Victor Hugo et Michelet, qu'il n'a pas cessé d'aimer et d'admirer, lorsqu'ils étaient le plus décriés autour de lui dans les milieux littéraires. De même que Hugo, de même que Michelet, il considère la France comme un peuple élu, dont la mission est de combattre pour la vérité et la justice.

Après la liquidation de l'affaire Dreyfus, un événement avait exercé sur Péguy une influence décisive : l'alerte de 1905, la démission de Delcassé exigée par l'Allemagne. Cet événement eut un effet décisif sur la jeunesse française. Péguy eut un sursaut d'énergie qui se traduisit par son cahier *Notre patrie*. « Comment, disait-il en terminant, en l'espace d'un matin, tout le monde sut que la France était sous le coup d'un invasion allemande, c'est ce que je veux d'abord noter.... Ce n'était pas une nouvelle qui se communiquât de bouche en bouche... c'était plutôt une commune reconnaissance intérieure, une connaissance sourde, profonde, un retentissement commun du même son ; au premier déclanchement, à la première intonation, tout homme entendait en lui, retrouvait, écoutait, comme familière, et comme cette résonnance profonde, *cette voix qui n'était pas une voix du dehors, cette voix de mémoire engloutie là et comme amoncelée, on ne savait depuis quand ni pourquoi.* » Paroles bien frappantes ! Qu'est-ce que cette voix mystérieuse ? C'est la voix de la race qui, à l'heure du péril, sort des profondeurs du passé mort ; c'est la voix des *revenants*, de tous les Français du passé qui sont morts pour la défense du sol sacré de la patrie. Péguy l'entendit plus distinctement qu'un autre en 1905, parce qu'il était poète et que les poètes entendent les voix qui ne parviennent pas aux oreilles des autres hommes. Neuf

ans plus tard, en 1914, tous les Français l'entendirent instantanément. C'est pourquoi brusquement la France d'hier, avec ses misères, ses faiblesses et ses discordes, disparut et l'on vit surgir une France indissolublement unie pour faire face à l'ennemi. Péguy avait préparé cette renaissance.

Dans l'un des plus beaux de ses poèmes, il a célébré l'esprit guerrier français. Il place l'éloge de la France dans la bouche de Dieu le Père. Et il a coutume de prêter à l'Eternel des propos pleins d'imprévu et d'une familiarité non sans saveur. En haine de l'idéologie, Péguy fait du bon Dieu, comme cela se voit dans les vieux mystères, un patriarche débonnaire, qui aime à converser longuement en caressant sa grande barbe blanche :

Nos Français sont avancés entre tous. Ils sont mes témoins
Préférés.
Ce sont eux qui marchent le plus tout seuls.
Ce sont eux qui marchent le plus eux-mêmes.
Entre tous ils sont libres et entre tous ils sont gratuits.
Ils n'ont pas besoin qu'on leur explique vingt fois la même chose.
Avant qu'on ait fini de parler, ils sont partis.
Peuple intelligent,
Avant qu'on ait fini de parler, ils ont compris.
Peuple laborieux,
Avant qu'on ait fini de parler, l'œuvre est faite.
Peuple militaire,
Avant qu'on ait fini de parler, la bataille est donnée.
Peuple soldat, dit Dieu, rien ne vaut le Français dans la bataille.
(Et ainsi rien ne vaut le Français dans la croisade).
Ils ne demandent pas toujours des ordres et ils ne demandent pas toujours des explications sur ce qu'il faut faire et sur ce qui va se passer.
Ils trouvent tout eux-mêmes, ils inventent tout d'eux-mêmes, à mesure qu'il faut.

Ils savent tout tout seuls. On n'a pas besoin de leur envoyer des ordres à chaque instant.

Ils se débrouillent tout seuls. Ils comprennent tout seuls. En pleine bataille. Ils suivent l'événement.

Ils se modifient suivant l'événement. Ils se plient à l'événement. Ils se moulent sur l'événement. Ils guettent, ils devancent l'événement.

Ils se retournent, ils savent toujours ce qu'il faut faire sans aller demander au général,

Sans déranger le général. Or, il y a toujours la bataille, dit Dieu.

Il y a toujours la croisade.

Et on est toujours loin du général.

C'est embêtant, dit Dieu. Quand il n'y aura plus ces Français,

Il y a des choses que je fais, il n'y aura plus personne pour les comprendre.

Peuple, les peuples de la terre te disent léger

Parce que tu es un peuple prompt.

Les peuples pharisiens te disent léger

Parce que tu es un peuple vite.

Tu es arrivé avant que les autres soient partis.

Mais moi je t'ai pesé, dit Dieu, et je ne t'ai point trouvé léger.

O peuple inventeur de la cathédrale, je ne t'ai point trouvé léger en foi.

O peuple inventeur de la croisade, je ne t'ai point trouvé léger en charité.

Quant à l'espérance; il vaut mieux ne pas en parler, il n'y en a que pour eux.

Tels sont nos Français, dit Dieu. Ils ne sont pas sans défauts. Il s'en faut. Ils ont même beaucoup de défauts.

Ils ont plus de défauts que les autres.

Mais avec tous leurs défauts je les aime encore mieux que tous les autres avec censément moins de défauts.

Je les aime comme ils sont. Il n'y a que moi, dit Dieu, qui suis sans défaut. Mon fils et moi.

Ces vers du *Mystère des Saints Innocents* n'ont-ils pas été prophétiques ? Est-il possible de mieux caractériser

l'esprit guerrier de l'armée de Joffre et la manière dont elle s'est « moulée sur l'événement ? » Ce n'est pas trop de dire que Péguy avait été d'avance le poète de la guerre de 1914. Il aurait été digne de la chanter, s'il n'avait fait mieux encore, en méritant d'y mourir.

Les dernières années de la vie de Péguy ne furent pas heureuses. Bien que sa renommée s'étendît de plus en plus, bien que l'élite de la jeunesse le reconnût comme un de ses guides, sa situation devenait de plus en plus difficile. Il était un isolé, suivi par une armée d'amis invisibles, un isolé pourtant et, pour beaucoup, un suspect. Par son indépendance farouche, par ses polémiques au picrate, il s'était mis à dos des hommes influents de tous les partis, les universitaires, les politiciens au pouvoir, les pontifes de l'Eglise, de la libre-pensée, ses anciens amis socialistes. D'autre part, pour les fortes têtes du parti catholique et nationaliste, il était un allié suspect. Songez donc, tout d'abord, qu'il était marié civilement. O scandale ! Et puis il avait un vice rédhibitoire : la funeste passion de la liberté. Pour les théoriciens de l'école de MM. Maurras et consorts, c'est là le péché contre le Saint-Esprit.

Ce qu'il y a de particulier chez Péguy, — je vous dis que c'était un drôle de corps, — c'est qu'il a toujours suivi la voie qui allait le plus directement à l'encontre de son intérêt personnel. Il n'a pas négligé une occasion de se compromettre et d'être d'un avis différent de celui des hommes influents. Voilà qui est bien fait pour lui valoir nos sympathies, même lorsqu'il s'écarte le plus de nos idées. Malgré ses croyances catholiques le ferment de l'hérésie était en lui. Le « virus de l'individualisme », comme dit M. Maurras, l'avait contaminé. On ne s'en guérit pas plus que des fièvres paludéennes. Et s'il avait

vécu, nul ne sait vers quelles poudrières ce triste penchant aurait pu l'emporter. Songez au sort de Lamennais !

Péguy fut donc un homme libre, dans toute la force du terme. Cette liberté était un des articles essentiels de sa croyance religieuse. Il comprenait qu'elle ne peut être fondée que sur une croyance vivante, car, pour lui, « la liberté consiste à croire. » Après la liberté, la plus grande vertu est l'espérance et c'est aussi une vertu française. « La liberté, dit-il, est dauphin de France. »

C'est la vertu de sa sainte, Jeanne d'Arc. Alors qu'une immense misère était au pays de France, alors que son sol était envahi et son roi fugitif, Jeanne n'a pas désespéré. Elle a cru et elle a sauvé. *Il faut sauver*, c'est la devise de Péguy. Même si la France est déchirée par les factions, en proie à la cupidité des politiciens, qui l'exploitent et font ce qu'ils peuvent pour la discréditer, il faut croire en elle et il faut la sauver. On sait comment cet appel fut entendu. Et c'est pourquoi Péguy demeurera le poète de cette jeunesse française qui, à l'heure du péril, s'est trouvée debout pour combattre et pour sauver.

Allons-nous critiquer cette œuvre ? Ce n'est point mon intention. Je l'ai fait ailleurs en un lointain passé, au commencement de 1914[1]. Aujourd'hui, qui donc a le courage de parler littérature ? Cette œuvre est énorme, touffue comme les halliers de l'Argonne, inextricable parfois. Péguy a écrit des pages admirables et des livres incohérents. Il en est même d'illisibles. Je ne pense pas qu'on en puisse citer un qui soit un chef-d'œuvre achevé. Il ne conduisait pas sa pensée, il se laissait emporter de

[1] *Journal de Genève*, 22 février et 1er mars 1914.

droite et de gauche, au gré de toutes ses intuitions du moment. Son style, un des plus personnels qui soient à notre époque, est fondé sur le procédé de la répétition. Ses disciples appellent ces répétitions « résurgements. » Ah ! ces disciples littéraires de Péguy, il faut y prendre garde ! Péguy oui, mais le péguisme, non pas. Ce qu'on lui emprunte, c'est une manière, une manière facile à imiter. Il faut reconnaître d'ailleurs que, par ces répétitions, qui ne sont pas identiques, mais chaque fois un peu modifiées et graduées, Péguy atteint à une intensité d'expression extraordinaire. Il fait songer à un charpentier, tapant à coups redoublés sur des clous pour les enfoncer dans le bois dur. Il n'y a pas à dire, cela tient, c'est « de la bonne ouvrage », comme il dit. Ceux qui ont connu Péguy de près, Romain Rolland, par exemple, affirment que cette forme singulière n'était pas chez lui une recherche d'originalité factice. Elle était bien l'expression directe de son être intime, la traduction exacte de son langage intérieur. C'est avec raison que Maurice Barrès a parlé de « ses phrases redoublées et fidèles aux mouvements les plus vrais de son cœur [1]. » Péguy était vraiment un homme du peuple. Et le peuple aime les redites. C'est ce qui nous a valu, en poésie, les refrains et les litanies. A propos de certains poèmes de Péguy — de son *Eve* en 7500 vers, par exemple — on a prononcé le mot de « litanies kilométriques. » Ce n'est que trop juste.

Péguy, disions-nous, ne laisse pas de chef-d'œuvre, mais il laisse une œuvre. Elle me fait songer à un incendie dans la nuit : des flots de fumée opaque et de brusques jaillissements de flammes. A dix lieues à la ronde, le pays en est éclairé comme en plein jour. Cette

[1] *Echo de Paris*, 27 février 1915.

œuvre ébauchée, mais géniale, est riche de semences qui germeront sans doute dans l'époque qui suivra la guerre. Il me semble en particulier que Péguy a trouvé la voie d'une renaissance religieuse en France. Son catholicisme populaire qui plonge ses racines jusqu'au plus profond du sol français, et tente, comme Lamennais l'avait fait, de réconcilier par la liberté les deux grandes forces rivales, l'Eglise et la Révolution, son catholicisme imagé et politique est à coup sûr mieux adapté à l'esprit français que le moralisme et le rationalisme protestants.

Le rôle des précurseurs est toujours difficile et douloureux. Péguy était pris entre les blocs des deux Frances, lui le fils de la vraie France. Et il était malheureux, ayant le caractère ombrageux de Jean-Jacques et la méfiance instinctive des paysans de France pour tous ceux qui ne sont pas de leur paroisse. Que fût-il devenu ? Peut-être la mort lui a-t-elle été clémente ?

Cette mort vous est connue. Elle fut telle qu'il l'eût souhaitée. Elle fut l'achèvement logique de sa vie. Il était digne de mourir ainsi d'une mort qui fût la confirmation de sa vie tout entière et la mise en action splendide de sa pensée [1].

Au premier signal, il fut debout. Agé de quarante et un ans, lieutenant dans la territoriale, il sollicita la faveur de servir dans l'active et l'obtint. Il était à la tête d'une compagnie de Parisiens, mauvaises têtes et cœurs vaillants. Connaissant son peuple de Paris, il savait les prendre. Comme il portait un lorgnon et avait l'air

[1] Les derniers jours de Péguy et sa mort, survenue le 5 septembre, nous ont été racontés par un témoin, le soldat Victor Boudon, qui fut blessé lui-même à la bataille de l'Ourcq le 6 septembre. Maurice Barrès a résumé le récit de Boudon en deux articles de l'*Echo de Paris* le 27 décembre 1914 et le 27 février 1915.

savant, ses soldats l'appelaient « le Pion. » Il se bornait à sourire gaiement et semblait dire : « Blaguez, blaguez, vous le verrez à l'œuvre, votre pion ! » Et ils le virent à l'œuvre. A mesure que la situation devenait plus critique, son courage, son entrain, sa confiance dans l'avenir s'exaltaient. Durant la retraite précipitée qui précéda la bataille de la Marne, les soldats harassés, n'ayant parfois à manger que les pommes vertes qu'ils trouvaient sur les arbres, se démoralisaient et craignaient la déroute. Péguy semblait infatigable, trouvant pour chacun le mot familier qui cingle et ranime. Une nuit, à deux heures et demie, la compagnie arrive à Ravenel, après avoir en vingt-quatre heures soutenu un combat et abattu cinquante-cinq kilomètres :

« Nous allons, dit Boudon, nous étendre dans la paille d'une grange : deux cents hommes dans un espace pouvant en contenir tout au plus cent, et pour cela faut-il encore que les réfugiés qui occupaient la place nous la cèdent. Une pauvre femme, avec de jeunes enfants dont un au sein, sort : « — Où allez-vous, madame ? lui demande Péguy. — Mon Dieu ! monsieur, il faut bien que ces pauvres gas se reposent ! — Non pas, madame, je ne permettrai pas ; vous ne trouveriez aucune place ailleurs. Allez ! les amis, débrouillez-vous, il faut que ces gens couchent là. » Et nous nous débrouillâmes. »

Sa foi religieuse qui, dans un commun amour, unissait Dieu et la patrie, le soutenait et décuplait ses forces. Peu de jours avant sa mort, il écrivait à Mme Péguy : « Je donne joyeusement trente ans de ma vie pour les heures que je vis en ce moment-ci. » Et à son ami, M. le pasteur Roberty : « Me voici entre les mains de Dieu [1]. » Le 5 septembre, il se trouva à Nantouillet aux environs

[1] *Evangile et Liberté*, 28 novembre 1914.

de Meaux. L'arc de l'immense armée du général Joffre, courbé à fond, se redressait brusquement et lançait sa flèche. En face du régiment de Péguy les troupes de von Kluck étaient retranchées sur des collines boisées de Dammartin à Meaux. Sous une pluie de shrapnels on prend la formation de combat. Les tabors marocains tentent un premier assaut qui est repoussé. Enfin vers cinq heures le moment est venu de donner. L'artillerie allemande, foudroyée par les 75, s'était tue. Mais en arrivant sur la crête, le régiment est accueilli par une grêle de balles. Les soldats bondissent dans les avoines en mêlées où beaucoup tombent. La course est pénible. A cinq cent mètres, abrités derrière le talus d'une route, ils font feu. Ils sont à bout de souffle et inondés de sueur. Après un court instant de répit, Péguy crie : « En avant ! » On escalade le talus, on se courbe en deux et on court, faisant encore deux cent mètres. Le bataillon est décimé. Impossible d'aller plus loin, sous l'averse de balles. Le capitaine et l'autre lieutenant viennent d'être tués. C'est Péguy qui commande en chef : « Couchez-vous, hurle-t-il, et feu à volonté ! » Lui-même reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant le feu. Les soldats tirent comme des enragés, noirs de poudre, le fusil leur brûlant les doigts. On entend les cris des blessés, le râle des mourants. Combien sont morts ? On ne compte plus. Péguy reste toujours debout, malgré les prières de ses soldats :

— Tirez, tirez ! crie-t-il sans cesse.

— Mais nous n'avons plus de sacs, répondent les soldats, nous allons tous y passer !

— Ça ne fait rien, crie Péguy. Moi non plus je n'en ai pas, voyez. Tirez toujours !

Au même moment une balle le frappe au front. Il tombe sur la terre chaude et poussiéreuse.

Y a-t-il rien de plus beau que de mourir ainsi, « d'une mort éblouissante et brève », de mourir en montant à l'assaut, au soir d'une victoire, à l'heure où l'espérance ouvre ses ailes toutes grandes ? Péguy avait souhaité cette mort-là. Il l'a dit dans son dernier poème, *Eve*. Et ces vers sont la seule oraison funèbre qu'il convienne de prononcer, sur la tombe où il repose, au cimetière de Meaux :

Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre,
. . . , ...
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles
Couchés dessus ce sol à la face de Dieu....
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles....
Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

PAUL SEIPPEL.

BIBLIOTHÈQUE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

NOV 11 1964

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

17 NOV. 1989

teurs
arts,
elles,
talie,
hro-

e de
nent
, ses
l'an,
utes
lire

Prix d'abonnement : Suisse, un an . . . . . **20** fr.
six mois . . . . **11** »
Union postale, un an . . . . . **25** »
six mois . . . . **14** »

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA **Bibliothèque Universelle,**
LAUSANNE (SUISSE),
chez tous les libraires ou aux Bureaux de poste.

a39003 003401055b

CE PQ 2631
.E25Z5S45 1915
COO SEIPPEL, PAU UN POETE FRA
ACC# 1238868

DEMCO
PAMPHLET BINDER

U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 08 02 11 11 0